Où donne-t-on ?

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **43 (1905)**

Heft 51

PDF erstellt am: **28.03.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-202880

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

43me ANNÉE. — N° 51. FONDÉ EN 1861 PAR LOUIS MONNET ET H. RENOU Samedi 23 décembre 1905.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.
Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg, St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall, Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements.
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE
Suisse : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.
Etranger : Un an, fr. 7,20.
Les abonnements datent des 1er janvier, 1er avril, 1er juillet et 1er octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES
Canton : 15 cent. — **Suisse** : 20 cent.
Etranger : 25 cent. — **Réclames** : 50 cent.
la ligne ou son espace.
Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

RÉDACTION, rue d'Etraz, 23 (1er étage).
ADMINISTRATION (abonnements, changements d'adresse, etc.), E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Les étrennes de Jean Nifflet.

Dans un grand bazar de Lausanne. Une demoiselle de magasin pilote à travers la foule des acheteurs, M. et Mme Jean Nifflet, venus d'une petite ville du canton, en compagnie de Mlle Resson, sœur de Mme Nifflet, pour les emplettes de Noël et du jour de l'An. M. Nifflet est un bonhomme timide et mou, qui, son chapeau à la main, suit sa femme de l'air d'un veau qu'on traîne à l'abattoir. Très vive, malgré ses charmes rebondis, la grosse Mme Nifflet roule entre les étalages comme une balle élastique, bondissant du rayon des jouets à celui de la faïence, et de la faïence à la quincaillerie, sans souci des regards furieux que lui jettent les clients qu'elle bouscule. Mlle Resson, elle, n'a de commun avec sa sœur qu'une voix claironnante, qui semble sortir de son nez en trompette. Plate, longue et sèche, elle se faufile aisément dans la cohue.

La vendeuse. — Ces dames désirent ?

Mme Nifflet. — Un tas de choses... si vous êtes arrangeante.

Mlle Resson. — Faites-nous voir tout d'abord vos poupées.

La vendeuse. — Bien, mesdames... Si ces dames veulent passer de ce côté-ci... Voici ce que nous avons de mieux; ce sont les dernières créations de Paris et habillées, comme vous le voyez, à la mode du jour.

Mlle Resson. — Non, montrez-nous des poupées nature; je les costume moi-même; c'est bien plus solide et tout aussi beau.

La vendeuse. — Comme ces dames voudront... En voilà toute une série, dans les prix de 95 centimes à 12 fr. 75.

Jean Nifflet. — C'est bien cher pour des poupées toutes nues.

Mme Nifflet, à son mari. — On n'a rien pour rien ! Et puis qu'y connais-tu, mon ami ?

La vendeuse. — Oh ! nous en avons à bien meilleur compte, seulement ce sont des articles pour les personnes de la campagne...

Mlle Resson. — Inutile de les déballer, alors; nous n'avons que faire des rebuts.

Mme Nifflet. — Je prends cette blonde et cette grande brune... Tiens-moi mon parapluie et mon petit sac, Jean... Et puis cette petite qui ferme les yeux; ce sera pour la Juliette du Closy...

Mlle Resson. — Mademoiselle, faites-moi un paquet de ces six bébés à nonante centimes.

La vendeuse. — A 95 !

Mlle Resson. — Il n'y a pas de rabais sur la quantité ?

La vendeuse. — Impossible, mesdames, nous ne gagnons pas un centime sur cet article. Si c'était pour des campagnards, nous les offririons à 1 franc la pièce, afin de pouvoir rabattre cinq centimes, mais avec des dames comme ces dames, nous n'oserions jamais.

Mme Nifflet. — Et puis, ça ne prendrait pas !... Passez-moi encore cette poupée articulée. J'avais oublié ma nièce Germaine !

Jean Nifflet. — Mais n'a-t-elle pas encore sa poupée d'il y a deux ans ?

Mme Nifflet. — Un affreux cadavre, qui n'a plus ni bras ni tête !

Jean Nifflet. — Enfin, si tu penses...

Mme Nifflet. — Au tour des garçons, maintenant... As-tu songé à quelque chose ?

Jean Nifflet. — Oui. Je crois qu'un beau cheval.....

Mme Nifflet. — Un cheval !... Tu sais pourtant que Riquet ne rêve que d'automobile et que son aîné soupire depuis longtemps après une bicyclette, une bicyclette véritable.

Jean Nifflet. — Mais ça va coûter un argent fou !

La vendeuse. — Ces articles ont beaucoup baissé, au contraire, et les nôtres sont à des prix très abordables.

Mme Nifflet. — Tu vois que nous ne nous ruinerons pas, et puis pour une fois que nous achetons une bicyclette !...

Jean Nifflet. — C'est bien du luxe, mais enfin, si tu penses...

Mlle Resson, à son beau-frère. — Dépêchez-vous de choisir votre vélocipède et votre auto. Pendant ce temps, nous achèverons nos emplettes... Mademoiselle, combien cette chancelière ?

La vendeuse. — Vingt-quatre francs 95.

Mme Nifflet, à sa sœur. — C'est pour le jeune pasteur, hein ?... On ne pourra pas dire que tu ne lui tiens pas les pieds au chaud.

Mlle Resson. — On dira ce qu'on voudra, je me sens frissonner à l'idée de ce jeune homme tout seul dans sa grande cure glacée... Et ton mari, qu'est-ce que tu lui donnes ?

Mme Nifflet. — Oh ! lui, tu sais qu'il ne désire jamais rien. Pour moi, je lui ai demandé de m'offrir une pelisse... Pourvu qu'il ne l'oublie pas... Non, le voilà qui revient avec un paquet qui m'a tout l'air de contenir ma surprise.

Jean Nifflet. — Je crois que nous avons maintenant tout ce qu'il nous faut.

Mme Nifflet. — Il me semble aussi.

Mlle Resson. — Et Rosalie ?

Mme Nifflet. — C'est juste, Rosalie !... Je ne pensais plus à Rosalie !... Mademoiselle, montrez-nous des tissus pour robes, quelque chose de pas cher et qui fasse tout de même de l'effet : c'est pour une domestique.

La vendeuse. — J'ai votre affaire : cette serge écossaise à 95 centimes le mètre... Vous en prenez sept mètres ?

Mme Nifflet. — Non, six mètres cinquante suffiront; il faut que notre fille apprenne à économiser l'étoffe.

Mlle Resson. — Mademoiselle, fourrez-lui dans son écossaise cette broche à brillants éblouissants.

Mme Nifflet, à sa sœur. — Mais tu vas tourner la tête à cette pauvre Rosalie !

Mlle Resson. — Il ne m'en coûtera jamais que 40 centimes... C'est bien 40 centimes, la broche ?

La vendeuse. — 45 centimes, mademoiselle.

Mlle Resson. — En ce cas, reprenez-la... Nous reviendrons quand elle sera à 40 centimes.

Jean Nifflet, à sa femme. — Que dirais-tu d'une robe de chambre pour moi ? une robe de chambre comme celle du cousin Louis, tu sais, avec des revers et des parements orange ? Elle me tape dans l'œil, sa robe de chambre.

Mme Nifflet. — Mais c'est dans les grands prix, ces affaires-là !

La vendeuse. — Pardonnez-moi, madame, voici pour 14 fr. 95 précisément la robe de chambre dont parle monsieur... Si monsieur veut l'essayer... Elle va très bien à monsieur; voyez, madame.

Mme Nifflet. — Mais non, Jean, elle ne te va pas du tout.

Mlle Resson. — Elle vous vieillit de vingt ans.

Mme Nifflet. — Tu es grotesque ainsi, mon ami.

La vendeuse. — Ces dames exagèrent.

Mme Nifflet. — Faites-moi le plaisir de croire, mademoiselle, que je sais mieux que personne ce qui convient à mon mari.

Jean Nifflet. — Je t'assure, chérie, que je me sens très bien dans cette pelure.

Mme Nifflet. — Encore une fois, tu as l'air d'un pantin... Jamais je ne pourrai m'habituer à te voir fagotté de la sorte !... Sais-tu ce que tu devrais plutôt acheter ? Des caleçons. Voilà ce qui te tiendra au chaud !

Jean Nifflet. — Mais je n'en ai jamais porté !

Mme Nifflet. — Raison de plus... Il ne faut pas attendre d'avoir des rhumatismes.

Jean Nifflet. — Je t'assure...

Mme Nifflet. — Voyons, Jean, ne fais pas l'enfant .. Tu verras les bonnes étrennes que ça te fera ! Nous en prendrons une demi-douzaine de paires.

Jean Nifflet. — Mais c'est de la folie !

Mlle Resson. — Mon cher beau-frère, on nous regarde.

La vendeuse. — Voici des caleçons à 2 fr. 45... Monsieur connaît la mesure de sa ceinture ?

Jean Nifflet. — Ma foi, non.

Mme Nifflet. — 98 centimètres.

Jean Nifflet. — Je ne les mettrai pas, tes caleçons.

Mme Nifflet. — C'est ce que nous verrons, mon ami... En attendant, je te remercie de ta façon d'accueillir le cadeau que je me faisais une joie de t'offrir.

Jean Nifflet. — Je te suis au contraire très reconnaissant, chérie; seulement, ces caleçons, vois-tu... enfin, si tu penses...

La vendeuse. — Je vais appeler un de nos commissionnaires pour porter à la gare les emplettes de monsieur et de mesdames.

Mme Nifflet. — Ce n'est pas nécessaire, mon mari les prendra lui-même... N'est-ce pas, Jean ?

Jean Nifflet, tout à fait résigné. — Si tu penses.

V. F.

Où donne-t-on ? — Une petite mendiante va, l'autre jour, demander l'aumône.

— On ne donne pas à la porte, répond la bonne.

— Et à la fenêtre, mademoiselle ?